

La romancière grecque brosse l'irrésistible portrait d'un conseiller politique qui peine à dissimuler son obsession du sexe.

Message personnel à l'attention de Jean-Claude Juncker : Monsieur le chef de file des ministres des finances de la zone euro, vous qui venez officiellement d'annoncer un nouveau plan de sauvetage pour la Grèce, ne lisez pas ce livre ! Non qu'il ne soit pas bon - il est même excellent. Mais le tableau qu'il dresse de l'élite athénienne - son comportement, ses démons, ses aspirations profondes... - pourrait vous faire douter. Qu'en serait-il des 60 milliards d'euros de l'aide, s'ils venaient à tomber dans les mains... d'Aris Pavlopoulos, par exemple ?

Car le héros de ce roman est un sacré drôle ! Moins préoccupé de finances publiques que de fantasmes privés. Moins concerné par les plans d'austérité que par sa poésie (il écrit des vers) et une forme très personnelle de "tauromachie érotique" ! Conseiller particulier d'un ministre, ancien membre du gouvernement, Pavlopoulos a pour principe de refuser les pots-de-vin inutiles ou humiliants - ceux dont le montant est insuffisant pour offrir à sa maîtresse des vacances dignes de ce nom. Et surtout, il a un mal fou à "dompter la bête" qui piaffe en lui, à contrôler ses instincts animaux, à dissimuler son obsession du sexe... Toute ressemblance avec..., etc.

Ironiquement actuelles, les tribulations d'Aris Pavlopoulos ? La romancière Ersi Sotiropoulos, de passage à Paris, assure pourtant ne s'être inspirée de personne en particulier. "Quand le livre est sorti en Grèce, en 2003, cela faisait quatre ans que j'y travaillais, dit-elle dans un français impeccable. Je n'avais pas de "modèle" politique en tête. Ce que je voulais, c'était d'abord étudier les mouvements intérieurs de la conscience, la manière dont la mémoire se construit à notre insu. Et puis l'intrigue est devenue de plus en plus complexe. Avec, en arrière-plan, un tableau de la situation politique et sociale, de la corruption... Avec aussi les voix de trois générations différentes qui s'entrelacent, se cherchent et se répondent."

Elle a raison, Ersi Sotiropoulos. Raison d'insister sur la nature littéraire de son projet. Car son roman a beau tomber dans "une actualité affreuse", et résonner avec elle de façon troublante, il est d'abord celui d'une véritable romancière. Avec un ton qui n'est qu'à elle : un mélange de profondeur philosophique et d'ironie ravageuse, un va-et-vient constant entre le métaphysique et le grotesque. Avec une langue économe, influencée par Ezra Pound et Cavafy. Avec un parti pris enfin - ou une forme de politesse ? - consistant à faire rire ou sourire, non à faire la leçon.

Anthropologue de formation, Ersi Sotiropoulos a fait ses études en Italie où elle a vécu longtemps - à l'instar de Carla, l'épouse légitime d'Aris. Puis elle s'est installée à Athènes. Depuis 1980, elle a publié cinq romans, trois recueils de nouvelles et un de poésie. En France, c'est l'éditeur Maurice Nadeau qui l'a découverte. En 2003, il publie *Zigzags dans les orangers*, un roman qui lui vaut le prix d'État de littérature grec (et quelques ennuis auprès d'obscurs réactionnaires qui l'accusent de "pornographie").

Zigzag dans les orangers dessine les contours de plusieurs itinéraires chaotiques qui se retrouvent finalement dans un verger de fruits doux-amers. Les personnages - un infirmier déséquilibré, une malade psychiatrique, un maniaque du téléphone... - présentent tous le même syndrome. Ils sont ballottés d'événement en événement. Sans volonté propre, ils tâtonnent dans le vide de leur vie avec, pour seuls guides, leur désir et leur folie.

On retrouve des échos de ces thèmes dans *Dompter la bête*, où plusieurs destins se croisent aussi : celui de Carla, l'épouse anorexique qui reprend pied grâce à la voix d'une journaliste inconnue ; celui du fils, le Cannibale, un faux casse-cou séchant les cours pour veiller sur sa grand-mère ; ou encore celui de Penny, l'amante sensuelle adepte d'un étrange jeu de corrida en chambre - Aris porte un masque de taureau et Penny doit "dompter la bête" en la regardant dans les yeux !

On pourrait frémir à un tel résumé. Pourtant, en dépit des apparences, les aventures d'Aris sont beaucoup plus complexes et même plus attachantes qu'il n'y paraît. Au fil des pages, le personnage gagne en densité, en lucidité. Ce qui semblait commencer comme une étude de mœurs vaguement grivoise et un peu convenue - "l'ex-ado idéaliste et révolté devenu un adulte cynique préfigurant un vieillard cupide et desséché..." - se transforme peu à peu en quête métaphysique. Fatigué des faux amis et du tourbillon des vanités, avide de solitude et de bons auteurs, Aris, ce grand mou lubrique, ne se consacre plus désormais qu'à son art. Ah, s'il pouvait trouver le poème parfait, le rythme sublime, les vers qui donnent le frisson ! Mais... Y croit-il vraiment ? Peu à peu, l'auteur comprend qu'Aris n'est dupe de rien. Même plus de lui-même. Et sous nos yeux ébahis, voilà qu'il se mue en un homme sans qualités version méditerranéenne. Ulrich sur la mer Égée !

Le plus amusant, c'est que cette métamorphose réussit à le rendre sympathique aux yeux de celle qui l'a créé. "Lorsque Dompter la bête est sorti à Athènes, la presse a fait beaucoup d'hypothèses, raconte Ersi Sotiropoulos. Qui était donc Aris ? Je n'ai jamais donné de réponse. J'avais fini par m'identifier à lui, à sa quête intérieure, à son cynisme envers lui-même, à sa fougue pour écrire... A un moment, c'était presque dangereux. Quand je décrivais l'état d'exaltation où le mettait l'écriture, Aris c'était moi !"

Rires. Puis la conversation roule sur Athènes. "Un quasi-personnage, vous avez remarqué ?" Comment ne pas l'avoir remarqué ? Le symbole est récurrent et forcément voulu. Dans chacun des chapitres, de *Dompter la bête*, les artères d'Athènes sont embouteillées, bloquées, paralysées. Comme si le décor grec conspirait à faire d'Aris un être empêtré. Empêché. Mais jamais tout à fait mécontent de l'être : "Où allaient-ils tous à 3 heures du matin, joyeux et pomponnés, vitres baissées, musique à fond ?", se demande-t-il page 174. "Grecs de merde. Le feu était vert depuis longtemps mais rien ne bougeait, il était plongé dans une mer de voitures qui klaxonnaient dans tous les sens. Dans des moments pareils elle lui plaisait Athènes, il y avait là une intensité qui l'électrisait. Ville de porcs, ville géniale. Il mit la main dehors et frappa la portière en cadence."

Ersi Sotiropoulos parle de "ce creuset" où l'on est "quotidiennement ballotté entre une ville qui se pousse un peu trop du col avec ses monuments et son glorieux passé et une ville bouffonne où tout peut arriver et tout est démenti."

Tout peut-il vraiment arriver en Grèce aujourd'hui ? Même les scénarios les plus noirs ? "C'est fou à quel point l'échec grec révèle la fragilité de l'Union européenne, note Ersi Sotiropoulos. En ce moment, la télévision ne parle que de l'Europe. Zone euro, eurobonds. Plus on en parle, plus le mot perd de son sens. Que reste-t-il du mythe de la belle Europe qui rêva que deux continents la revendiquaient et fut ensuite enlevée par Zeus ?"

Ce qu'il en reste ? Chez Ersi Sotiropoulos, un grand désarroi tragi-comique, quelques vers de mirliton et... un ridicule masque de taureau. Tiens ! Zeus amoureux ne s'était-il pas justement métamorphosé en taureau ? Et Europe, pour s'affirmer, n'avait-elle pas dû batailler, elle aussi, pour "dompter la bête" ?

Dompter la bête d'Ersi Sotiropoulos. Traduit du grec par Michel Volkovitch. Quidam éditeur, 240 p., 20 €.